

56: J'aime Paris au café

Le courrier de Cassandre n°56 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 02.04.07 par les cafés-géo.

Parce que le moindre lieu, manie de géographe, est porteur de sens.
Parce que chacun d'eux, même très éloigné, me plonge à nouveau dans ma culture.
Parce que tous me font comprendre, à un moment ou à un autre, que je suis toujours l'enfant qui vient de naître, l'adolescent naïf avide de connaissances, l'étudiant doublement provincial (celui qui venait des « colonies ») mal à l'aise devant tant de pierres et de savoirs accumulés, le jeune chercheur mal payé qui n'osait pas dépenser trop de sous au bistrot.

L'histoire des lieux fait partie de l'intégration du temps dans la vie quotidienne. La prolifération des plaques commémoratives est parfois un peu ridicule, mais les textes qui racontent en quelques mots l'histoire du vieux Paris ne cessent de trouver des lecteurs. Il serait bon de creuser ce thème. Jeunes géographes, à vos plumes ! Que reste-t-il d'un lieu quand une célébrité l'a quitté ? Son ombre ou son fantôme ? Pourquoi vouloir un instant se poser où des grands avaient leurs habitudes ? Que signifie ce goût de la non-aventure, de l'anti-exploration, de ce mimétisme fidèle aux lieux alors qu'il est infidèle au temps ? Et d'où vient-il, et où va-t-il se nicher ? Que l'on n'imagine pas Cassandre en proie à une crise soudaine de nostalgie. Les plaques et autres documents informatifs mettent en situation un événement parce qu'ils exercent un pouvoir peu courant : ils lui restituent son site. Ces plaques incarnent soudain, au détour d'une promenade, une abstraction dont chacun peut faire son miel. Pour me faire comprendre, un exemple parmi d'autres, la Cour du Commerce Saint-André. Elle jouit, pour le moment et pour moi, d'une prééminence que je soupçonne temporaire tant il y a d'autres lieux de cafés éminents à Paris, même moins prestigieux, et ailleurs qu'à Paris, où j'ai tout à apprendre.

(on peut se faire une idée de l'évolution de Paris des origines à nos jours - cartes, plans, reconstitutions 3D - en consultant le CD Rom PARIS, de la collection Terre des Villes, dirigée par J.-F. Coulais et P. Gentelle, publié en 2003 par les Éditions Belin)

En ce lieu, dont les pavés refaits, bombés comme il faut pour que l'eau de pluie s'écoule vers les caniveaux, mais des pavés néanmoins hostiles aux talons aiguilles qui reviennent à la mode, il faut marcher le nez en l'air (pas facile). Le temps nouveau de la multiplication des textes par l'imprimerie y avait fait naître, il y a quatre siècles, une fraternité entre savants et imprimeurs, hommes de lettres au vrai sens du mot lettre, aimant à inventer, réunis dans des lieux publics, ce qu'ils pourraient bien dire et donc écrire. Cela correspondit à un renouveau du cabaret, auquel succéda comme on sait le café (il exista même des « cabarets de café » !), avant que le cabaret ne redevienne, au 19e siècle et surtout au 20e grâce à Marlène, ce qu'il avait été aux origines, le kabaret. C'est pourquoi aujourd'hui encore, parmi des boutiques toujours dédiées à la reproduction des textes, on trouve à la fois le café Procope (1686), toujours vivant, succursale de l'Académie disait-on du temps de Diderot, Voltaire et Rousseau, puis devenu club des Hébertistes à la Révolution ; et aussi l'emplacement de l'imprimerie de Marat, celui de l'atelier où Schmidt, facteur de clavecins prussien, figulait les guillotines, voisin de la maison que Danton habita jusqu'au moment où, en 1794, il perdit la tête.

(pour en savoir plus : <http://www.paris-pittoresque.com/ca...>)

Géographes, au sortir de l'Institut de Géographie, il est possible aujourd'hui de rencontrer une concentration de géographes professeurs soit au sous-sol, soit au premier étage (mais aussi au rez-de-chaussée) en train de déjeuner à l'auberge du 163 bis rue Saint-Jacques. Ne pas confondre avec le site de la sulfureuse librairie La Vieille Taupe, au 1 de la rue des Fossés Saint-Jacques. Il faut y aller hors vacances universitaires, évidemment. On y aperçoit en toute période, vu les prix, peu d'étudiants. Il sera toujours loisible au visiteur de croiser, à défaut de géographes, le souvenir de François Villon qui fréquentait ce lieu au moment où il accomplit son « tournant ésotérique », passant de rêves de soutane à des vers de poésie (rêves - vers, il fallait y penser, merci).

On peut toujours déjeuner au Polidor, 41 rue Monsieur-le-Prince, si l'on a l'occasion de fréquenter la montagne Sainte-Geneviève, plutôt côté Sorbonne (histoire) que Saint-Jacques du Haut Pas (géo). L'atmosphère y est encore respirable, bien que l'on soit en 2007. En leur temps vinrent s'y attabler Verlaine, Valéry, Joyce, Vian, Hemingway,... Libre à chacun de trouver que ce convive, là-bas, assis dans la pénombre, cultive un profil de possible littérateur, posant..., posant la main sur le tome 2 de Proust dans la Pléiade, à ras du couteau. Les injections de modernité ont été, en ce lieu, parcimonieuses. Pour combien de temps ?

Je n'ai dîné qu'une fois au Lapérouse, 51 quai des Grands-Augustins. La chère était bonne - c'est bien le moins -, les convives agréables dans le salon du 1er étage qui nous avait été réservé, la vue sur l'angle du Louvre, par-delà la Seine, où le palais se sépare des Tuileries, exceptionnelle de tendresse. C'était un soir de printemps au couchant rose et mauve, le même que sut peindre Monet, pas seulement dans *Impressions*. Se dire, pendant quelques instants, que des foules de personnages célèbres ont pu avoir leurs habitudes sur ce quai de Seine n'entraîne aucune envie, même s'il remet chacun à sa place. Que Hugo y ait invité trop de commensaux pour qu'on ait pu en tenir le compte, que Proust y ait dîné en tête à tête avec Swann ou Simenon avec Maigret permet juste de rêver à tout le chemin qui serait à faire pour s'approcher un peu du talent. Cela incite au moins, une fois de retour dans sa chambre, à vérifier que l'on n'a pas trop de trous dans l'amas de ses livres de poche.

Le café Tournon, 18 rue de Tournon, est moins aimable. Il est devenu triste et plat, juste sous l'hôtel du même nom, à deux pas du palais de Marie de Médicis, où s'installa le Directoire, le Consulat puis, déchéance, le Sénat. Ils sont bien lointains les temps qui ravissaient Chester Himes : *During that spring [1956], the café Tournon became the most celebrated café in all of Europe. All of us vocal blacks collected there to choose our white woman for the night.* Aujourd'hui, on fait de même dans tous les cafés. Attendons calmement l'arrivée des Chinois.

J'ai beau admirer son volume imposant - plus vaste encore que l'ancienne prison du Cherche-Midi qui fut détruite, presque en face, pour construire sur ses fondations, beau symbole, la Maison des Sciences de l'Homme -, je ne parviens pas à aimer l'hôtel Lutétia et ses salons où des avocats médiatiques, aujourd'hui encore, donnent des rendez-vous pressés à des clients anxieux. Je pense beaucoup plus à l'ancien siège de la Gestapo qu'aux joies feutrées qu'y éprouvèrent quelque jour Joyce, Rilke, Cocteau, Kessel, Gide, Heinrich Mann, ou Françoise Sagan. Et voilà qu'à chaque fois, ce souvenir nazi me gâche la littérature. Pourquoi le fait que Lénine y ait aussi laissé sa trace ne vous gêne-t-il pas ? Parce que Lénine n'est pas Staline, tout simplement, même s'il est évident que *nobody is perfect*. Pourquoi y retournez vous donc ? Demandez aux maîtres de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, logés en face dans le bocal en verre qui remplace la prison.

Je ne comprendrai jamais pourquoi les urbanistes ont permis que soit consommé le crime de lèse environnement qui a laissé tout dépouillé, comme à l'étal d'un boucher, le Lapin Agile, 4 rue des Saules, à Montmartre, partout bardé de murs. Il subsiste juste, cache misère, une touffe de lierre là où l'on penserait d'habitude faire voler une feuille de vigne. À plusieurs décennies de distance, j'ai poussé la porte de ce cabaret vieux de plus d'un siècle et demi, cerné par des rues élargies rayées de passages pour piétons et défigurées par des alignements de stationnements payants. Une impression de sursis malgré un classement protecteur... Ce qui subsiste d'une peau de chagrin. Ou de Peau d'Âne ? D'âne peut-être puisque, déjà en 1910, on fit peindre en ce lieu un âne agitant sa queue. Il en résulta Et le soleil se coucha sur l'Adriatique, admiré ensuite au Salon des Indépendants. À visiter quelques musées de province, selon l'œil exercé d'un amateur, il se serait peint et repeint depuis cette époque bien des soleils couchés par des pinceaux du même poil. Peut-être. Il faut, en tout cas, beaucoup d'indulgence et d'imagination pour croire que l'on peut, le temps d'un verre vidé dans l'épaisseur de la fumée et la densité du bruit, retrouver l'atmosphère du Lapin quand Picasso, Apollinaire, Mac Orlan ou Carco venaient y passer une soirée. Il est vrai que c'était avant 1914. Des vignes de Montmartre, que l'on apercevait derrière les vitres, il ne reste qu'un demi arpent protégé, à portée de main, juste au-dessus de l'Agil (à Gilles ?). Si triste, si nu l'arpent aussi.

Il avait raison, le bougre, d'acclamer Paris, la ville la mieux faite pour permettre à un écrivain d'écrire. À condition de s'appeler Hemingway et d'avoir sa table marquée à La Closerie des Lilas, 171 bd du Montparnasse. Ils ont été plusieurs, à diverses époques, à penser la même chose : Baudelaire, Verlaine, puis Gide et Jarry. Après 1900, le mardi - déjà -, Paul Fort y réunissait Alain-Fournier, Verhaeren, Carco, Laforgue, Maeterlinck, Jammes, Dorgelès, Jacob, Apollinaire. Dans les années 1920, Dos Passos, Fitzgerald - et plus tard Miller - y firent plus que des passages. Hemingway y écrivit un bout du *Soleil se lève aussi*. Le bar est toujours plein d'habitues et de jolies femmes. Certains/certaines vont jusqu'à piétiner une heure, guettant la libération de la table où s'assit un jour l'un de leurs écrivains préférés. Comme si le génie de l'écriture était transmissible par le siège ?

Les derniers mardis du mois, quand je suis à Paris, j'aime aller prendre un verre - ou deux - avec des amis géographes à La Rhumerie martiniquaise, devenue la Rhumerie, 166 bd Saint-Germain. C'est juste au pied de l'église. Là, me donnaient rendez-vous mes amis du temps où j'étais bidasse (un temps qui dura vingt-sept mois, plus de deux ans de perte sèche !). Ils avaient de quoi payer les consommations, j'offrais les Gauloises du temps, sans filtre, dont me gratifiait d'office l'armée. À l'époque, on ne parlait que d'Algérie avec de faux airs de comploteurs anticolonialistes, alors que la Rhumerie devait son existence à l'Exposition Coloniale de 1931. Il était encore possible, peu après 1960, d'y rencontrer un Leiris qui se cardinalisait à chaque serrement de mains ou, à une autre table et en un autre moment, un Vailland désabusé qui faisait de loin notre admiration. Bataille venait de disparaître et Artaud, qui avait fait de la Rhumerie l'une de ses bases favorites, avait depuis longtemps tout à fait perdu le goût du punch.

Que dire du Flore, non loin de là, sur le boulevard ? Voudrait-on qu'imitant Lisbonne et la statue de Pessoa toujours attablé sur son banc dans la rue, le propriétaire malin fasse sculpter les statues du « couple infernal », Sartre et Siconne du Bavoire (comme disaient les situationnistes vers 1968), de manière que les touristes puissent se faire photographier assis de part et d'autre de bronzes immortels ? Je préfère de beaucoup rappeler qu'au premier étage se réunissent, tous les derniers mardis du mois, les membres des Cafés géographiques, qui accueillent et applaudissent, dit-on, les esprits les plus inventifs de la profession.

Cassandre

URL pour citer cet article: http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1066